

Pierret conte à rebours

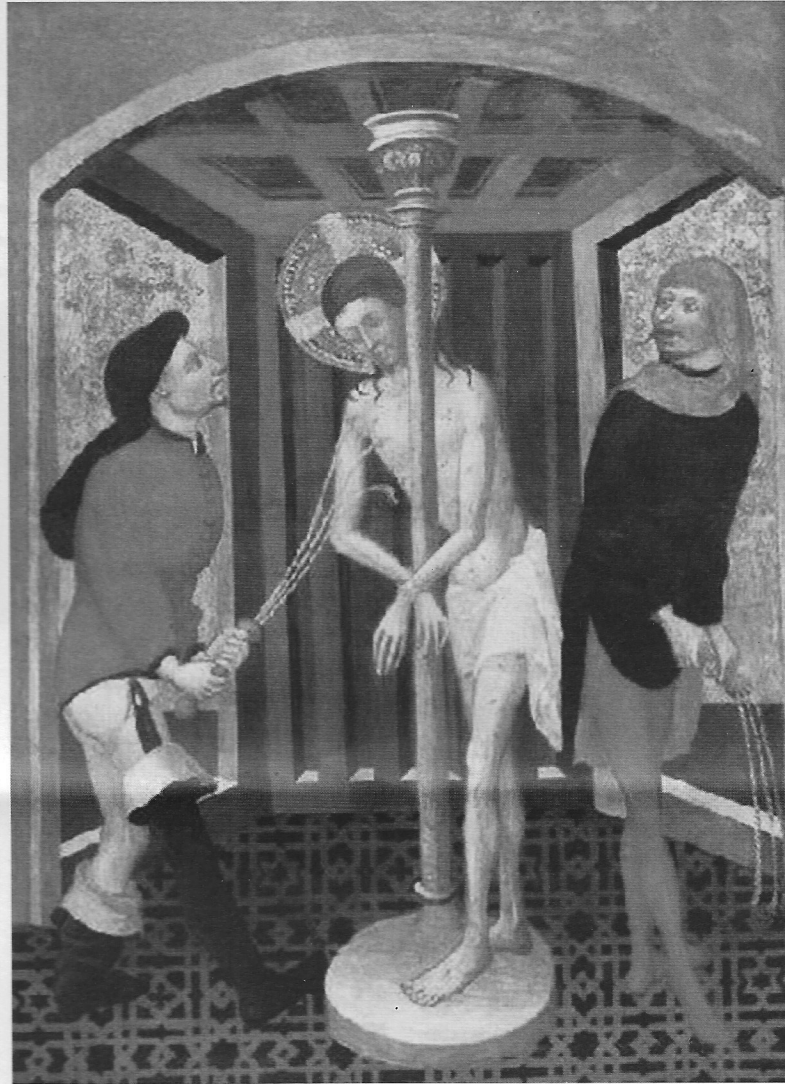
Par Cyrille Noirjean

Marc Pierret
Conte à rebours
Paris, Tinbad, 2017, 96 p., 15 €

CRITIQUE

« Marc Pierret a publié une douzaine de livres, dont cinq romans qui lui ont fait une réputation d'écrivain résolument mineur. » Dès les premières lignes de la quatrième de couverture de l'ouvrage paru aux Éditions Tinbad le lecteur est piégé, embobiné dans la fiction et dans la vie : à la page « du même auteur » on compte dix livres, dont six romans, sept celui-ci inclus (ne figurent pas les opuscules imprimés à Lyon par Robert Droguet dans les années 50 que les amateurs sauront se procurer). Depuis *Donnant, Donnant* paru chez Bourgois en juin 68, Marc Pierret s'appuie sur la polyphonie propre à l'écriture romanesque & emmêle les fils de l'auteur, du narrateur et du personnage. Le jeu de la lettre sert de métronome. Évoquer l'autofiction le renvoie à la « littérature d'ambiance » qui précisément « s'y trouve contredite » dans la structure même du récit et dans la multiplicité des voix qui parcourt des textes bien loin de la boursoufflure narcissique qui tourne en rond dans l'univoque. Il suffit d'entendre le titre : *Conte à rebours*. Il s'agit d'un conte, certes, que le narrateur (qui se présente comme l'auteur) dit avoir mis sous la plume d'un dermatologue Lacanau, lui-même racontant l'histoire d'une jolie pâtissière conteuse, qui transformée en araignée doit sa vie (comme il se doit) au charmant prince : Coralin de Clérobe-Scure. Lorsque l'auteur-narrateur confesse avoir été en analyse chez Lacan, on pense tenir du solide mais ce serait évacuer le pouvoir d'invention de l'équivoque qui maintient sur le pas-de-porte du sens. Pierret veille au grain, c'est lui qui souffle.

« J'invente pour un lecteur improbable ? Même pas. Ça ne tient qu'à un fil toujours prêt à se rompre. Je ne sais pas ce que je suis en train de fabriquer. Ni par conséquent, si cela prendra forme un jour. Quel jour ? À quelle heure ? Je me consacre, semble-t-il, à la fin des circonstances. Vous auriez tort de douter que je travaille. Mais



comme le monde tend à se confondre avec les nouvelles qu'en donne les médias, je veux bien être un parasite dans le système contrôlé de ses représentations... » Ainsi sur le fil de la lame se dit ce que Pierret fabrique pas à pas : la langue (c'est-à-dire l'écrit) attaque les représentations contrôlées. L'apparition comme personnage de la copie de la *Flagellation du Christ* par Luis Borrassa (fin XV^e siècle) met sur la voie de cette figure mœbienne en construction : tout ici est copie, mais de la copie, de la fiction émerge le sens caché. La verge raide qui frappe le Christ est tenue à pleines mains au niveau du bassin par un bourreau aux jambes dénudées, les cordelettes figurent les jets de foutre. C'est pour le moins équivoque... Il convient de lire au pied de la lettre.

L'exercice ambitieux est acrobate : une écriture qui ne se soumet pas à la

forme ; la forme est l'écriture-même. Lacan a usé l'apport des mathématiciens pour rendre compte de la structure du sujet de l'inconscient, notamment avec la figure de la bouteille de Klein, qui met intérieur et extérieur en continuité. Pas facile d'y faire tenir quelque liquide, ça échappe sans cesse. « L'artiste toujours précède l'analyste » rappelait-il, Pierret le manifeste. Lacan, se trouve dehors, mais aussi dedans à plusieurs dimensions : à Lacanau (jeu de lettres), à Lacan, figure – effets de réalité dans le texte (imaginaire) –, et au-delà de l'image dans la structure-même du texte, adresse supposée de l'association libre du narrateur-auteur. La petite pâtissière troussée par le prince est prétexte au commencement : le mot suivant annoncé par celui qui s'inscrit dans une chaîne ne doit rien à la liberté. Qui a consenti à l'expérience de l'association libre découvre l'illusoire de celui qui se croit maître de sa parole.

« Tapez un mot et mettez-vous sous son commandement. Un autre suivra. Verbe, sujet, complément. Si vous êtes analphabète, dessinez une bête. Elle se mettra à bouger, comme l'araignée sur le pif de Coralin, ou mieux encore, comme les taureaux de poudres ocres, dans les grottes de Lascaux... »

« J'en étais là de mes réflexions quand le téléphone s'est mis à sonner. Devinez qui m'appelait ? Une agence, qui me proposait un devis gratuit pour réaliser l'isolation de mon appartement. Une voix féminine avec l'accent roumain. J'ai répondu poliment que je me trouvais déjà assez bien isolé. Et j'ai raccroché. Ce fut ma seule conversation de la matinée. »

Ça parle et ça se fait en même temps : le lecteur assiste à la fiction d'un roman entraîné de se construire dans la vie. À propos d'*Une plume épataante* (URDLA, 2014), Marc Pierret écrivait : « comme dans ses fictions précédentes, l'auteur intègre à une intrigue extravagante les circonstances de son élaboration en multipliant les sources narratives. » Injonction est faite au lecteur de choisir entre lire l'histoire – ici un conte, ou comme c'était le cas pour *Le Mystère de la culture* (Verticales, 2002), *L'Attentat de la rue vanneau* (Verticales, 2004), et *Le Lymphome d'Hazelbecq* (URDLA, 2009) un roman policier – et entendre ce qui se dit : ça réveille ! Pierret prend au sérieux le commandement du signifiant et tient la corde qui fait vibrer mot et image : quel autre outil que la fiction pour dire le vrai c'est-à-dire attraper ce qui échappe au mot et à l'image. Il faut lire : c'est déjà là, sur la couverture de l'ouvrage.

Et à suivre les frayages dans lesquels Pierret nous entraîne, s'agence un monde nouveau : lecture singulière de la compacité du réel, de l'impossible auquel chacun se trouve buter, de ce non-sens radical, insoluble dans la science. Ce monde nouveau porte le nom de *réalité*. Le lecteur de Marc Pierret consent à fissurer la réalité rassurante et contrôlée dans laquelle par habitude et paresse il se déplace – ce n'est pas sans effet sur la vie : ça sort de l'endormissement généralisé, ça réveille. §